

Patrick

Marion Marçais

« C'est pour maman. » Il est là, balançant son corps épais d'une jambe sur l'autre, le poil hirsute, mal rasé, l'air endormi, ou mal réveillé ou peut-être simplement fatigué, le bouton de sa chemise prêt à sauter, tiré par une bedaine à la peau duveteuse et flasque, le bout du ceinturon mal attaché pend sur un blue-jean lustré et chiffonné, répandant une odeur de tabac blond, de café juste avalé, de moisi, de petit logement jamais aéré.

« C'est pour maman » et il tend une feuille maculée de graisse, d'encre, de sauce tomate, de café. « Elle n'a plus de médicaments et puis il faut les séances de kiné. » Patrick sort fumer une cigarette – pas la patience d'attendre que le médecin refasse les ordonnances – puis rentre et part « merci au revoir ». Il va à la pharmacie, puis remonte les cinq étages que Solange ne peut plus gravir.

Avant, il y a longtemps, elle venait seule pour la consultation chez le docteur Monin, chez Martine la kiné, chez Djamel pour ses courses, puis on les a vus dans la rue, Solange tenant Patrick par le bras : elle ne

pouvait plus sortir seule : il l'emmenait partout. Maintenant il sort tout seul. Solange reste là-haut.

Patrick a 45 ans, il a travaillé comme postier : il triait les lettres aux PTT, jusqu'à 35 ans, âge où les voix ont commencé, et il restait dans son lit des jours entiers. *Psychose hallucinatoire chronique*. Dix mois d'hôpital psychiatrique pour arrêter les voix et trouver le bon traitement. Vingt kilos de plus et les piqûres toutes les trois semaines au centre médico-psychologique de secteur (CMP). Parce que les comprimés, il oublie de les prendre. Alors toutes les trois semaines, l'assistante sociale du secteur l'appelle « Patrick, vous venez demain pour la piqûre. » Et il y va. Mais il n'a pas voulu, il y a six mois, et il a recommencé à entendre les voix qui l'insultaient, le traitaient de porc et lui ordonnaient de rester couché. Un mois d'hôpital et il est ressorti.

Dix ans qu'il ne travaille plus et sa pension d'adulte handicapé suffit à peine pour les cafés et le tabac, jamais d'alcool. Mais pas pour les oiseaux. Les petits exotiques chanteurs. Depuis ses vingt ans, il les élève, les fait couvrir, se reproduire, les vend. Des bengalis, des canaris, des serins, des inséparables, des diamants mandarins, des capucins, des perruches, il a gagné des prix, voyagé au bout de l'Europe pour acheter ces petites splendeurs ou vendre ses perruches surtout, ses préférées. Il est réputé chez les éleveurs pour sa connaissance. Amsterdam, Berlin, des heures de train avec les petites cages recouvertes d'un linge, il a dépensé trop d'argent pour trouver la perle rare espérant en gagner avec la reproduction.

Alors il rend des services à Chantal qui a peur de sortir de chez elle, à Monique qui a toujours des ennuis avec son lavabo ou une ampoule. Il fait les livraisons pour Djamel qui ne peut pas faire le pain et aller à l'oued comme il dit en rigolant. Comme ça il amasse et peut acheter des oiseaux. Sa passion.

Depuis que Solange ne peut plus descendre c'est lui qui fait les courses, et prépare les repas souvent des nouilles au beurre ou un plat chez le traiteur de la rue de la Providence. Mais la vaisselle c'est Véronique la nièce de Solange qui râle tous les mercredis parce qu'il y en a plein la pierre à évier et qu'elle a beau frotter ça a trop attaché.

Et puis Véronique est partie à la retraite en Provence et Solange peut à peine se lever. Alors Patrick a mis son matelas à côté du lit de sa mère et il dort là juste contre son matelas à elle pour si elle a besoin de lui la nuit.

« C'est pour maman », elle a de la fièvre. Ce jour-là, il arrive comme un tourbillon dans la salle d'attente : « c'est pour maman, elle a de la fièvre, elle est malade, il faut venir la voir ».

Le docteur Monin a monté les cinq étages : Patrick l'attendait derrière la porte et le docteur Monin qui en a vu d'autres a eu un moment d'hésitation : dès la vaste entrée de cet appartement ou plutôt de ce capharnaüm, des centaines de petites cages trônent sur des meubles couverts de papier journal jonché de blutes de graines, de plumes, de fientes, dans un jacassement de centaines de perruches qui mordent le bois de leur prison, d'inséparables collés les uns aux autres.

En entrant dans la chambre de Solange, le docteur Monin a juste posé sa sacoche préférant garder son pardessus. Le lit de Patrick n'a pas de draps et les draps de Solange ne sont plus blancs depuis longtemps. Solange est partie à l'hôpital et à son retour Patrick a mis son lit dans la pièce à côté. Le lit médicalisé prend trop de place.

Le docteur Monin a fait intervenir l'assistante sociale et c'est l'aide-ménagère de la mairie qui vient maintenant trois fois par semaine. Patrick a bien renâclé, mais maintenant il est content ; elle est gentille et elle leur fait un frichti qu'il aime bien et puis la cuisine est propre, même si tout ça est un peu vieux. Elle change les draps même trop souvent parce qu'avant...

Et puis l'infirmière Natacha vient tous les matins laver Solange, lui donner ses médicaments, faire la piqûre pour le diabète. Patrick laisse faire il ne sait plus.

« C'est pour maman, s'il vous plaît ! » Le docteur Monin est monté pour constater que c'était trop tard. Solange était déjà raide presque froide. Patrick ne lui avait pas fermé la bouche ni les yeux. C'est Natacha, le docteur Monin et l'assistante sociale qui ont pris les choses en main. Patrick n'a pas pleuré, il est resté à regarder, répétant « elle est partie, c'est fini. » Il a suivi le cercueil au cimetière et on dirait qu'il a tout oublié.

Patrick dort dans le lit médicalisé, il laisse passer du temps entre les piqûres et il reste couché. Les voix ne lui disent pas de s'occuper des oiseaux.

« C'est pour Patrick. » L'aide-ménagère est venue chercher le docteur Monin parce que ça fait un mois qu'il tousse avec du sang » et ne se lève pas. Il a maigri, ne mange pas.

C'est la désolation dans le grand appartement que Patrick habite seul. Les petits corps emplumés gisent tous dans les petites cages de l'entrée et dans la salle à manger remplie de volières. Tous les bengalis, inséparables, mandarins, n'ont pas perdu leurs couleurs, mais gisent dans les cages, les corps décharnés par la faim et la soif. Il y a même un œuf qui n'éclore jamais.

Patrick accepte le diagnostic : cancer du poumon. Il a été deux fois voir le pneumologue à l'hôpital mais ne veut pas des traitements.

À l'été, Patrick s'éteint comme sa mère et ses oiseaux. Sans eux, ce n'était pas la peine de vivre.

L'AUTEURE

Née en 1950 et rentrée en France en 1957, Marion Marçais vit depuis à Paris où elle a fait des études de médecine. Elle y exerce son métier passion depuis plus de quarante ans, alternant consultations et visites à domicile, et c'est en Bretagne qu'elle va régulièrement renouer avec la nature. Depuis une vingtaine d'années, elle écrit des poèmes et de la prose poétique. C'est en participant à des ateliers d'écriture, notamment à celui d'Annette Targowla, qu'elle a commencé à écrire des nouvelles, genre dans lequel elle a trouvé sa voie.